

L' Abeille.

7me Année.

« Je suis chose légère et vais de fleur en fleur. »

7me Année.

VOL. VII.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 11 MAI 1859.

No. 22.

LE PRINTEMPS.

Nous ne redoutons plus l'hiver et ses frimas ;
L'aimable et doux printemps sourit à nos climats.
On voit se ranimer, en ces jours, la nature :
La terre de nouveau se couvre de verdure ;
L'air est pur et serein, et les tendres zéphyrs
Ramenent à l'en vi la joie et les plaisirs ;
Et déjà l'on entend, dans les rians bocages,
De mille oiseaux divers les plus tendres bocages.
Philomèle surtout, de sa touchante voix,
Euchante mollement la campagne et les bois ;
Elle chante le jour, et, lorsque la nuit sombre
A répandu partout son horreur et son ombre,
Elle module encor ses magiques accents
Qu'elle accompagne alors de nombreux roulements.

L'air chautre des bois, si riche en symphonie,
Est plus heureux encor sous le ciel d'Italie...
C'est là que, près du Tibre, un joyeux pèlerin
Entendit un concert qui lui sembla divin.
Des larmes de bonheur mouillèrent sa paupière ;
Il sentit tressaillir son âme tout entière...
Et tout ce grand concert, rempli de mille attrait,
Un faible roulement en a fait tous les frais.

L. D. P.

Les Pêcheurs Surpris par l'Orage.

Au fond d'une jolie baie de la côte de Normandie, s'élevait une chaumière qui n'était distinguée des autres que par sa blancheur et par la vue magnifique dont on y jouissait. Un jardin parsemé de quelques légumes et de quelques fleurs, occupait un tout petit espace derrière l'habitation ; à côté, un vieux maronnier élevait jusqu'au ciel sa tête dépouillée par l'âge et étendant sur l'humble toit ses branches séculaires, le protégeait contre la fureur des vents. Une image de Marie, étoile de la mer, une autre de St. Nicolas, patron des marins, une statue de Napoléon et quelques vieux meubles formaient l'ornement de l'intérieur. C'était là que vivaient heureux et tranquilles une mère et ses deux enfants ; jeune encore cette femme avait eu à déplorer la perte de son époux. Marin sur un vaisseau de l'état, il avait trouvé à Trafalgar une fin glorieuse que partagèrent tant de héros avec lui. Le temps avait peu à peu calmé la douleur de la jeune épouse, et elle trouvait dans ses deux enfants d'abondantes sources de consolations. Les branches du vieux maronnier avaient fleuri pour la quinzième fois depuis la naissance de l'aîné nommé Lucien, tandis que les grâces de l'enfance brillaient encore sur les joues de Joseph, son frère.

Occupés dès leur bas âge à la pêche, les deux frères y étaient devenus assez habiles, et par leur travail, suffisaient à leur subsistance et à celle de leur mère. La paix et le bonheur régnaient dans l'heureuse famille, c'était surtout pendant les longues veilles d'automne, lorsque le vent soufflait avec violence dans les branches dépouillées du maronnier et que le mugissement des flots en furie venait frapper son oreille, que la mère rendait grâce à Dieu, en voyant ses enfants auprès d'elle. Un jour, un seul jour faillit détruire pour toujours cette félicité et faire succéder le deuil et la misère dans l'humble chaumière où, depuis longtemps, tout n'avait été que paix et bonheur.

Un matin, dès que le soleil eut doré de ses premiers rayons les blanches falaises de la côte, après avoir offert à Dieu le travail de la journée, et déposé un tendre baiser sur les lèvres de leur mère encore endormie, les deux frères détachent leur barque du rivage et s'éloignant de la baie vont au loin jeter leurs filets dans l'endroit qui leur promet une pêche plus abondante. C'était l'heure où la nature sortant de son léger sommeil se montre dans toute sa splendeur et sa beauté. L'oiseau, de ses mélodieux accents, saluait les premiers feux de l'astre du jour, les fleurs embaumaient l'air de leur doux parfum ; la mer était calme et huilante, le ciel était serein, seulement un point sombre se montrait au loin à l'horizon : tout, du reste, annonçait une belle journée, mais hélas ! qui peut compter sur un élément perfide ?

Une heure s'était à peine écoulée, que le nuage, presque imperceptible d'abord, avait grossi peu à peu ; ses flancs s'étaient élargis ; à son approche, la mer, si brillante un instant auparavant, prend une teinte lugubre ; l'aquilon furieux succède au doux zéphyr et les flots se roulent avec une furie croissante sur le sable du rivage où naguère ils venaient mollement expirer. Les symptômes de l'orage n'avaient pas d'abord inquiété nos deux pêcheurs, tout occupés de leur travail, ils étaient demeurés impassibles devant les signes précurseurs de la tempête ; mais quelques gouttes de pluie, un éclair sillonnant la nue, au vi du roulement terrible du ton-

neire, les eurent bientôt tirés de leur fatale sécurité, et ils s'aperçoivent, mais trop tard, du danger qui les menace. Sans perdre courage toutefois, ils cherchent à se diriger à force de rames vers la côte et à entrer dans la baie ; pendant que leur mère qui avait suivi dans des trances mortelles tous les progrès de la tempête, était agenouillée au pied de l'image de la Sainte Vierge, et suppliait cette bonne mère d'avoir pitié d'elle et de ses enfants et de les rendre sains et saufs à son amour. De temps à autre, se précipitant sur le rivage de la mer, elle jetait des regards inquiets sur la barque fragile qui portait ses enfants, et chacune de ces vagues écumantes qu'elle voyait se briser ajoutait à son agonie.

Cependant, malgré la fureur des vents et des flots, les deux frères épuisant leurs forces étaient parvenus à conduire leur barque à une petite distance de la baie : déjà ils se croient en sûreté, lorsqu'une vague énorme les pousse sur un écueil où leur barque se brise en morceaux. Les deux frères se cramponnent au rocher qui leur sert un instant de refuge ; la violence des flots ne leur permet pas de s'y tenir longtemps ; l'aîné attache alors le plus jeune derrière lui, se précipite au milieu des vagues écumantes et nage vers la terre. Après quelques minutes, Joseph, voyant que les forces de son frère commençaient à s'épuiser, veut le quitter en lui disant : « Adieu, cher Lucien, n'aie pas peur de nous, nous te sauverons ; vis pour notre tendre mère, tu lui es plus nécessaire que moi.... oh ! dis-lui que les dernières paroles, les derniers soupirs de Joseph ont été pour elle. » A ces mots, il s'éloigne de son frère ; il allait disparaître pour toujours peut-être, mais Lucien le suit et le saisissant avec force : « Joseph ! Joseph ! s'écrie-t-il, que fais-tu ? quelle douleur pour notre mère chérie ! Et comment pourrai-je vivre sans toi ? Non, s'il faut mourir, mourons ensemble. » Et il retient son frère qui s'efforce encore de se dégager de ses bras. Ce noble dévouement devait-il rester sans récompense ? Non, Dieu veillait sur eux. L'Étoile de la mer, que personne n'invoqua sans être exaucé, avait écouté la demande de cette pauvre mère. Pendant ce combat généreux engagé par l'amitié fraternelle, une